

LA FAMILLE CHARLOT

TROISIÈME PARTIE DE "FLORÉAL"

I

Pendant que la Vignaud rendait son âme à Dieu et qu'il lui était tenu compte devant le souverain juge des peines et des misères dont sa vie terrestre avait été souillée, une grande réunion se tenait aux Oiseaux chez Trapier.

Tous les vauriens de Montceau, sous la direction de Floréal et de Duvoix, exposaient en détail l'état des esprits et les progrès faits par la révolution dans la population ouvrière.

Il résultait de ces déclarations que depuis la dernière venue des délégués de Paris, le bataillon avait été changé, les peines perdues, et l'effectif socialiste ne se trouvait augmenté que de deux nouveaux adhérents.

—Où sont-ils ? demanda Duvoix.

—Voici ! cria dans le fond de la salle un gamin de quinze ans, en montant sur son banc.

Duvoix le fit avancer et jurer de ne jamais révéler les mystères de leur association.

Le drôle jura sans rire, et retourna à sa place, en traînant la jambe.

—Et l'autre, reprit Duvoix ?

—L'autre n'est pas là ce soir, répondit un des compagnons ; sa femme est en train de mourir, et il ne pouvait pas la quitter.

—C'est juste, dit Floréal.

Comme il prononçait ces mots, un mouvement se produisit dans la salle.

Depuis le début de la soirée, Floréal était le point de mire des compagnons ; on savait qu'il avait fait une excursion dans les puits, et on attendait avec impatience qu'il rendit compte de son audacieuse entreprise.

Il prit en effet la parole, et raconta que s'il avait l'avantage de se retrouver avec ses amis, il le devait à son courage et à sa bonne étoile. Il avait été poursuivi par un chef de poste ou un surveillant, et n'avait pu se sauver qu'en se cachant dans le goyau de Sainte-Marie.

Là il avait attendu pendant six heures le signal de la remonte, et n'avait dû son salut qu'à la bonne intervention de Vignaud, compagnon bien digne de devenir un des leurs, n'ayant pas hésité à risquer sa peau pour faciliter plusieurs fois la descente des socialistes dans les bagnes, où les entêtés s'obstinaient encore à travailler.

—J'ai étudié la question de savoir s'il convenait de détruire les fosses, continua le misérable, et j'ai acquis la conviction que cette entreprise très dangereuse, ne nous conduirait à rien.

Faire sauter les puits serait enlever les moyens d'existence à la foule des travailleurs abrutis de Montceau.

Or, quelque abrutis qu'ils soient, ils peuvent un jour ou l'autre devenir nos alliés, et ce n'est pas en les empêchant de gagner leur vie que nous nous attirerons leurs sympathies.

Ce qu'il importe de faire, c'est de ruiner l'influence des chefs dans les esprits, et de les terroriser en frappant hardiment les grosses têtes.

Pour ma part, je dénonce à vos vengeances le garde-chiourme qui m'a poursuivi ; son nom, je l'ignore, mais nous le retrouverons un jour ou l'autre, et je vais vous faire son portrait.

C'est un gros et grand gaillard d'une trentaine d'années ; il était, il y a deux ans, à La Grand'Combe.

—C'est Voltin ! hurla Chassain.

—C'est ça ! répétèrent plusieurs autres.

—C'est un caffard !

—Un moûchard !

—Il est venu à la mine !

—Faut le racourcir !

—On le fera sauter.

—Je lui ferai son affaire, moi, dit Trompe-la-Benne ; je le connais de longue date.

—Très bien, reprit Floréal ! Lorsque les ouvriers seront débarrassés de ces gardeurs d'hommes, ils viendront plus facilement à nous.

Ce n'est pas le seul que j'ai à vous signaler, continua Floréal ; j'ai remarqué, près de Sainte-Marie, un homme jeune aussi, qui insultait deux de nos frères. Je me suis informé : c'est un ingénieur, un ami de Middleston, et son associé dans le crime ; il se nomme Waleski !...

Il y eut un silence.

—Le connaissez-vous ?

—Je demande la parole dit un des jeunes gens en se levant.

—Parlez.

—Waleski est de la bande de l'oppression, mais c'est encore celui qui traite le moins mal l'ouvrier ; je n'ai jamais entendu de plainte contre lui...

Un épouvantable tumulte suivit cette déclaration ; on se retourna vers le malheureux qui venait de la formuler, et les épithètes de traître, de vendu, de lâche, lui furent prodiguées. Il s'assit, le rouge au front, la rage dans l'âme, mais ne murmura pas.

Il s'appelait Mireux.

Floréal le défendit, ou plutôt fit semblant de le défendre, et prit note de son nom.

Il continua son discours interrompu, prêchant le meurtre et le pillage. Vers onze heures et demie, Duvoix leva la séance, et chacun se sépara.

Floréal arrêta Mireux au passage, au moment où il se retirait.

Ce garçon lui paraissait peu sûr, et il fallait à tout prix le compromettre.

—Attendez, lui dit-il, j'ai à vous parler.

Le jeune homme un peu troublé, attendit. Lorsque tout le monde eut quitté la salle de Trapier, Floréal et Duvoix l'entraînèrent dans leur chambre.

—Savez-vous, lui dit Floréal, qu'en prenant la défense de Waleski, vous vous avez prouvé que nous ne pouvions guère compter sur vous ?

—Je pensais bien faire en disant la vérité.

—On vous a trompé, et il faut que vous nous donniez des gages de votre fidélité au serment que nous vous fîmes prêter à notre première réunion.

Mireux se prit à trembler de tous ses membres.

—Tu as peur, lâche ! lui dit Duvoix.

—Non.

—Tu trembles !

—Non, je vous le jure ?

—Obéis, ou prends garde à toi !

—Que faut-il faire ?

—Nous allons te le dire... Voici deux cartouches : celle-ci est pour Voltin, celle-là pour Waleski.

—Bien.

—Ce n'est pas tout ; l'un de nous va t'accompagner, et c'est ce soir même qu'il faut que ces deux traîtres sautent.

Mireux hésita ; s'il refusait, c'était peut-être la mort qui l'attendait ; en obéissant, il pouvait s'en tirer ; les autres n'avaient pas été pris ; et puis, il faisait de l'orage, le tonnerre grondait, l'explosion ne donnerait pas immédiatement l'éveil, il aurait le temps de se sauver.

Toutes ces pensées se présentèrent à lui rapidement, il accepta.

—Suis-le ! dit Duvoix à Floréal.

Les deux hommes descendirent à pas de loup, et se trouvèrent bientôt dans la rue ; ils prirent à travers champs, passèrent près du gymnase du bataillon, et virent de loin la sentinelle qui se promenait devant l'entrée du campement. Ils arrivèrent au pont du chemin de fer et s'arrêtèrent sous le platane, où quelques semaines auparavant se dressait le reposoir de la Fête-Dieu.

—Où demeure Waleski ? demanda Floréal.